

ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
CENTRE SCIENTIFIQUE À PARIS



CONFÉRENCES
FASCICULE 90

STEFAN KIENIEWICZ

**LES INSURRECTIONS POLONAISES
DU XIX^e SIÈCLE
ET LE PROBLÈME DE L'AIDE
DE LA FRANCE**

PAŃSTWOWE WYDAWNICTWO NAUKOWE
WARSZAWA

0 Col
1370
90

CONFÉRENCES

PUBLICATION DU CENTRE SCIENTIFIQUE DE
L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES, À PARIS

Rédacteur en Chef et Directeur du Centre

Prof. Dr. Paweł Jan Nowacki

74, rue Lauriston, Paris 16^e

Tél. 553-51-91

-
- Fasc. 24. IGOR ANDREJEW, *Le refus des aliments en droit pénal polonais, délit consistant à se soustraire à l'obligation alimentaire*, 1962, p. 16.
- Fasc. 25. JANINA ROSEN-PRZEWORSKA, *Les sculptures de Słęża et le problème celtique en Pologne*, 1962, p. 26.
- Fasc. 26. JERZY STAROŚCIAK, *Problèmes de la codification du droit administratif en Pologne*, 1962, p. 20.
- Fasc. 27. STANISŁAW KOLBUSZEWSKI, *Le théâtre de Stanisław Wyspiański*, 1963, p. 24.
- Fasc. 28. JÓZEF LITWIN, *Les conflits d'attributions entre les organes administratifs et les tribunaux de droit commun d'après un projet de loi polonais de 1962*, 1963, p. 24.
- Fasc. 29. WITOLD CZACHÓRSKI, *L'obligation alimentaire d'après le droit polonais*, 1963, p. 34.
- Fasc. 30. KAZIMIERZ SMULIKOWSKI, *Les écologistes et leur genèse au cours du métamorphisme régional*, 1963, p. 28.
- Fasc. 31. JÓZEF GIEROWSKI, *Nouvelle orientation de la recherche historiographique sur la Silésie 1945—1962*, 1963, p. 18.
- Fasc. 32. PIOTR ZAREMBA, *Les principes du développement des villes portuaires*, 1963, p. 34.
- Fasc. 33. EUGENIUSZ MODLIŃSKI, *Aspects juridiques de la représentation ouvrière dans les entreprises en Pologne*, 1963, p. 20.
- Fasc. 34. JULIUSZ STARZYŃSKI, *Delacroix et Chopin*, 1963, p. 24 + 16 ill.
- Fasc. 35. BOGUSŁAW LEŚNODORSKI, *Institutions polonaises au siècle des Lumières*, 1963, p. 44.
- Fasc. 36. WITOLD HENSEL, *Méthodes et perspectives des recherches sur les centres ruraux et urbains chez les Slaves VII^e—XIII^e siècles*, 1963, p. 88.
- Fasc. 37. WITOLD NOWACKI, *Sur certains problèmes dynamiques de la thermoélasticité*, 1963, p. 24.
- Fasc. 38. WŁADYSŁAW KURASZKIEWICZ, *L'origine du polonais littéraire*, 1963, p. 13.
- Fasc. 39. STEFANIA SKWARCZYŃSKA, *Mickiewicz et la révolution de Francfort en 1833*, 1963, p. 20.
- Fasc. 40. KALIKST MORAWSKI, *Le roman historique moderne en France*, 1963, p. 20.
- Fasc. 41. PAWEŁ SZULKIN, *Leçons sur la théorie des ondes électromagnétiques*, 1963, p. 112.
- Fasc. 42. STANISŁAW BEREZOWSKI, *Cracovie et sa région. Exemple de méthode de régionalisation économique*, 1964, p. 42.
- Fasc. 43. MARIAN WERAŁSKI, *Le développement du système financier des entreprises d'Etat en Pologne*, 1963, p. 16.
- Fasc. 44. ALEKSANDER GIEYSZTOR, *La Pologne et l'Europe au Moyen Age*, 1963, p. 15.
- Fasc. 45. ZDZISŁAW FEDOROWICZ, *Problèmes de la planification financière dans une économie socialiste*, 1963, p. 16.

Héparages



ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
CENTRE SCIENTIFIQUE A PARIS

CONFÉRENCES

FASCICULE 90

STEFAN KIENIEWICZ



LES INSURRECTIONS POLONAISES
DU XIX^e SIÈCLE
ET LE PROBLÈME DE L'AIDE
DE LA FRANCE

J'aimerais me concentrer sur un autre aspect du problème : non pas sur ce qu'a été la politique de la France à l'égard de la Pologne, mais sur le rôle du facteur français dans la genèse, l'évolution, le caractère et le sort final de diverses insurrections polonaises. C'est plus particulièrement la dernière de ces insurrections, celle de 1863, que je me propose d'analyser — et non seulement parce qu'elle constitue le sujet préféré de mes études, mais parce que le rôle du facteur français devient alors singulièrement complexe, qu'il a été plus d'une fois faussement interprété et qu'une mise au point à ce propos s'impose.

Deux ans avant l'insurrection de 1863, à une époque où le mouvement national polonais ne dépassait pas le stade de démonstrations pacifiques, une dame de Varsovie faisait cette confidence à une amie, séjournant à Paris : « La charpie, les canons rayés, nos mères, nos frères, nos fils soldats, l'armée française en Pologne, ce rêve du passé, rêve de l'avenir... voilà de quoi nous causons tout bas pour ne pas toujours pleurer, pour ne pas toujours maudire ». Ce rêve de l'aide française allait hanter les imaginations tout au long de la lutte armée qui débuta en janvier 1863. Oscar Awejski, membre du gouvernement national, avouait après la défaite : « Tout le monde, y compris de nombreux révolutionnaires les plus extrêmes, comptaient sur les Français, attendaient les Français ». Un politicien du parti russe écrivait le 6 mars 1863 : « Il suffirait à quelques batailles françaises pour que le peuple entier croise au moment de la victoire... »

1971

PAŃSTWOWE WYDAWNICTWO NAUKOWE

WARSZAWA

guc
0001.370/9a



Rédacteur du fascicule: Prof. Dr. F. Widy-Wirski

CONFÉRENCE FAITE AU CENTRE SCIENTIFIQUE DE
L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES, À PARIS, PAR
STEFAN KIENIEWICZ, PROFESSEUR À L'UNIVERSITE DE
VARSOVIE, SOUS LA PRÉSIDENCE DE FERNAND BRAUDEL,
PRÉSIDENT DE LA VI^e SECTION DE L'ÉCOLE PRATIQUE
DES HAUTES ÉTUDES

le 24 avril, 1970

1971

Secrétaire de la Rédaction à Varsovie

Jeanne Aumiller, Pałac Kultury i Nauki, 2221

L'histoire de la diplomatie française à l'égard de la Pologne, depuis 1789 jusqu'à Sedan, a fait l'objet d'études si détaillées, depuis Emile Ollivier et Albert Sorel, en passant par le vicomte de Guichen, jusqu'au travail récent de M. Bóbr-Tylingo, qu'il serait difficile d'envisager une nouvelle contribution dans ce domaine. De même sur l'influence des idées françaises en Pologne, aussi-bien au Siècle des Lumières qu'à l'époque du Romantisme : je ne saurais ajouter rien d'essentiel à ce qu'ont dit à ce sujet MM. Fabre et Jobert, ainsi que mon maître Handelsman et, plus récemment, d'autres érudits polonais.

J'aimerais me concentrer sur un autre aspect du problème : non pas sur ce qu'a été la politique de la France à l'égard de la Pologne, mais sur le rôle du facteur français dans la genèse, l'évolution, le caractère et le sort final de diverses insurrections polonaises. C'est plus particulièrement la dernière de ces insurrections, celle de 1863, que je me propose d'analyser — et ceci non seulement parce qu'elle constitue le sujet préféré de mes études, mais parce que le rôle du facteur français devient alors singulièrement complexe, qu'il a été plus d'une fois faussement interprété et qu'une mise au point à ce propos s'impose.

Deux ans avant l'insurrection de 1863, à une époque où le mouvement national polonais ne dépassait pas le stade de démonstrations pacifiques, une dame de Varsovie faisait cette confidence à une amie, séjournant à Paris : « La charpie, les canons rayés, nos maris, nos frères, nos fils soldats, l'armée française en Pologne, ce rêve du passé, rêve de l'avenir..., voilà de quoi nous causons tout bas pour ne pas toujours pleurer, pour ne pas toujours maudire »¹. Ce rêve de l'aide française allait hanter les imaginations tout au long de la lutte armée qui débuta en janvier 1863. Oscar Awejde, membre du gouvernement national, avouait après la défaite : « Tout le monde, y compris de nombreux révolutionnaires les plus extrêmes, comptaient sur les Français, attendaient les Français »². Un politicien du parti modéré écrivait le 6 mars 1863 : « Il suffirait à quelques bataillons français de se montrer pour que le peuple entier croie au mouvement. Ce peuple a une foi mystique que seuls les Français pourront venir à bout des Russes. Que de fois a-t-on entendu dire autrefois, ce qu'on répète aujourd'hui : Que les Français arrivent, et nous marcherons tous contre les Russes »³. Laissons pour le moment de côté la question, jusqu'à quel

point l'observation citée était exacte. Voyons d'abord sur quoi pouvait reposer cette espérance d'une aide de la France à la Pologne en lutte pour sa liberté.

Le fait primordial est là, bien évident : c'est le souvenir de l'épopée napoléonienne. En 1806, la Grande Armée a fait son entrée en Pologne. Napoléon, au cours de trois années, a battu tour à tour les Prussiens, les Russes et les Autrichiens ; il a reconstitué un Etat Polonais ; et plus d'une fois, même à Ste-Hélène, il a affirmé la nécessité de faire revivre une Pologne indépendante. Ces souvenirs prestigieux, ces chevauchées glorieuses, lorsque « les aigles d'argent combattaient côte à côte avec les aigles d'or », restaient profondément gravés dans les cœurs de la génération qui suivit — génération « née dans la servitude, enchaînée dès l'enfance ». Deux faits semblaient évidents à la majorité des patriotes polonais : que l'éclipse de la France après 1815 n'était que passagère et elle ne tarderait pas à recouvrer son hégémonie — et que, dans son propre intérêt, la France en expansion appuyerait les revendications des peuples asservis et leur lutte contre la Sainte-Alliance.

Les deux révolutions qui suivirent — celle de juillet et celle de février, semblaient confirmer cet espoir. En 1830, et par la suite en 1848, l'Europe monarchique et l'Europe révolutionnaire semblaient prêtes à un nouvel affrontement. Les deux révolutions ont eu leur contre-coups en Pologne. On a affirmé que les conspirateurs de Varsovie se sont soulevés le 29 novembre 1830, sur un ordre direct de la Haute Vente de Paris. Le fait paraît discutable⁴ ; ce qui est certain, c'est que les insurgés en montant à l'assaut du Belvédère ont voulu imiter Paris — et ont d'autre part, par ce geste rendu à la France un fier service. Au lendemain de février 1848 tous les partis de l'émigration polonaise étaient persuadés que le Gouvernement Provisoire allait déclarer la guerre à l'Europe monarchique. Le Prince Czartoryski, de même que les démocrates, offraient leurs services à Lamartine, responsable alors de la politique étrangère⁵. Les chefs de la Société Démocratique Polonaise étaient à tel point convaincus de la bonne foi de Lamartine, qu'ils avaient fait leur possible pour empêcher les Polonais de bouger, de se joindre à l'action directe des clubs révolutionnaires⁶.

1848, après 1830, a été en France une révolution avortée ce qui s'est repercuté, dans une certaine mesure, sur le sort des soulèvements polonais de ce temps. L'expérience de 1848 n'a fait que confirmer ce qui était évident depuis 1830, à savoir qu'il existait deux grands partis politiques en France et l'on peut même risquer d'affirmer qu'il y avait depuis 89 deux Frances, opposées l'une à l'autre. La France bourgeoise, qui détestait toute idée de guerre et qui tournait le dos aux nations opprimées en Europe — et l'autre, la France du peuple, laquelle, au lendemain de sa victoire, tendrait de nouveau la main, comme en 92, aux autres peuples qui attendaient son aide.

Cette conception dualiste des réalités françaises semblait évidente aux patriotes polonais, puisqu'ils se trouvaient eux-mêmes aux prises avec un conflit semblable. Les classes possédantes en Pologne et le parti modéré qui les

représentait, étaient contraires à des nouvelles insurrections dans la mesure où elles ne pouvaient manquer d'entraîner des répercussions sur le plan social. Les modérés cherchaient un compromis avec les trois puissances co-partageantes. Les démocrates voulaient gagner le peuple à l'idée d'une insurrection armée. Il semble naturel que chez les émigrés en France, le parti modéré présidé par le Prince Czartoryski, se soit adressé au parti de l'Ordre et au gouvernement de la Monarchie de Juillet. Il misait sur l'antagonisme entre les deux puissances maritimes et la Sainte-Alliance, sur un conflit possible au Proche-Orient, qui obligerait les cabinets de Paris et de Londres à jouer de nouveau la carte polonaise⁷.

Le Prince Adam, avec ses conceptions diplomatiques, se trouvait isolé au sein de l'émigration. L'émigré moyen honnissait de tout son cœur « Philippe », le roi épiciier ; il n'éprouvait de la sympathie que pour le parti du Mouvement. Je ne m'étendrai pas sur les relations bien connues du Comité National de Lelewel avec la Société « Aide-toi, le Ciel t'aidera » de Krępowiecki avec la loge de la Trinité Indivisible et la Haute Vente, de Mickiewicz avec Lamennais, de la Société Démocratique Polonaise avec Raspail, d'autres hommes de gauche avec les saint-simoniens, avec Buchez, Leroux et Blanqui⁸. Cependant, les deux conceptions : celle d'une aide diplomatique et militaire du cabinet des Tuileries, et celle d'une aide révolutionnaire des sociétés secrètes, étaient également vouées à l'échec. La Monarchie de Juillet se trouvait dans un état d'infériorité vis-à-vis de l'Europe ; quant aux sociétés secrètes, elles ne représentaient qu'une minorité incapable de saisir le pouvoir. 1848 a confirmé les deux faits d'une manière éclatante.

C'est là-dessus que survient une péripétie inattendue : un nouveau Bonaparte se saisit du pouvoir à Paris. Face au coup d'Etat du 2 décembre, l'opinion publique est divisée en Pologne, tout comme en France. Le Comte André Zamoyski, chef du parti libéral et modéré, écrit à son gendre le 11 janvier 1852 : « Nous n'avons pas à singer les FORMES parlementaires anglaises, c'est de l'ESPRIT des institutions anglaises qu'il faut nous imprégner. Tâchant d'enraciner dans nos mœurs des institutions de ce genre, il faut les introduire avec modération, et sous un gouvernement fort. Je ne peux souhaiter à la France rien de plus ni rien de mieux, et je me réjouis sincèrement, de ce qu'on y a opposé une digue aux sottises perverses de 1848 »⁹.

A cette époque, Sigismond Sierakowski, futur inspirateur de l'organisation secrète dont va surgir l'insurrection de janvier, exilé alors au fond du Kazakhstan, écrit à son ami Spasowicz : « Tu sais qu'à l'Université je m'opposais toujours aux relations avec nos frères de l'Est. Aujourd'hui, et notamment après les événements du 2 décembre, je suis d'avis qu'il nous faut absolument nous joindre à eux [...] Tu sais qu'avant le 2 décembre je voulais aller à Paris. Aujourd'hui je ne vois pour moi que deux places au monde : New York ou

Pétersbourg. Je le dis ne voulant négliger aucun point de vue ; mais si j'avais le choix, je choisirais peut-être Pétersbourg »¹⁰. On voit qu'après le coup d'Etat du Prince-Président, la France ne compte plus, aux yeux des patriotes polonais, en tant que point d'appui.

Quelques années plus tard, et c'est la Guerre de Crimée : Napoléon III semble reprendre, contre la Russie, le grand dessein où a échoué le premier des Napoléons, en 1812. Aussitôt de nombreux Polonais non seulement ceux du parti Czartoryski, mais aussi de nombreux démocrates se précipitent pour agir à cette occasion. Ils présentent des mémoires, organisent une légion polonaise en Turquie, et renouent des relations clandestines en Pologne, en vue d'une insurrection possible, dans le cas où la guerre s'étendrait aux frontières de l'ancienne République. Cependant le cours des événements semble donner raison à ceux qui s'étaient montrés sceptiques à l'égard de « Napoléon le Petit ». La guerre reste localisée ; les cabinets de Paris et de Londres se servent de l'atout polonais uniquement comme d'un moyen de pression contre l'Autriche, plus encore que contre la Russie. Point d'encouragements aux Polonais, et par conséquent pas de garanties. On forme des unités polonaises en Turquie, on ne les emploie pas. Au Congrès de Paris, la question polonaise est formellement exclue de l'ordre du jour. Et la guerre finit par un rapprochement ostentatoire entre Paris et St-Pétersbourg !¹¹.

Ce n'est donc pas 1854 qui marque une nouvelle phase des influences françaises en Pologne : c'est 1859. Magenta, Solferino — le Second Empire entreprend la réalisation des « idées napoléoniennes », il donne son appui à une reconstruction de l'Europe, à la base des nationalités. En dépit de Villafranca et de toutes les tergiversations qui suivirent, il restait évident que l'Italie devait son unité à cette impulsion initiale : l'aide militaire française. Et l'Italie n'était pas la seule : l'unification de la Roumanie a été parachevée en cette même année 1859, grâce à l'appui diplomatique français. Il n'y avait, à partir de cette constatation, qu'un pas à faire dans le voie de ce que les Anglo-saxons appellent *wishful thinking* — la conviction que la cause polonaise peut, elle aussi compter sur l'appui de Napoléon III.

Je ne m'arrêterai pas sur ce qu'il en a été en réalité. On sait que le problème polonais fut posé, de manière confidentielle, lors du Congrès de Paris, dans un entretien de Napoléon III avec le Prince Orloff¹² ; que ce sujet fut repris l'année suivante, au cours de l'entrevue des deux empereurs à Stuttgart. Les quelques concessions accordées alors aux Polonais par le Tsar étaient dues, en partie du moins et de façon indirecte, à cette intervention française. Ce qui nous intéresse maintenant, ce n'est pas ce que Napoléon III voulait et pouvait faire pour les Polonais, mais ce qu'on en pensait en Pologne. Car l'idée d'une intervention française probable, sinon certaine, faisait son chemin parmi les chefs des deux partis : les modérés et les révolutionnaires.

Le comte André Zamoyski s'opposait à la révolution. Les classes possédantes

en Pologne ne pouvaient se permettre le risque d'affronter le gouvernement tsariste. Mais elles ne pouvaient pas davantage se résoudre à un accord avec la Russie — sous peine d'être condamnées par l'opinion publique pour manque de patriotisme. C'est alors que la perspective de l'aide diplomatique de la France entrainait en jeu. L'espoir que Napoléon III obligerait les Russes à accorder l'autonomie à la Pologne, encourageait les modérés à durcir leur intransigeance envers le Tsar. Cette attitude leur donnait l'avantage de faire figure de patriotes, de rester à la tête du mouvement national, de contrebalancer, de ce fait, l'influence des « rouges », des révolutionnaires¹³.

Le général Mierosławski, inspirateur reconnu du parti rouge, qui résidait à Paris, était un familier du Palais-Royal ; c'est par l'entremise de son cousin « Plon-Plon » que le Sphinx des Tuileries maintenait sous son contrôle certains groupes révolutionnaires en Europe. A la suggestion du Palais-Royal, Mierosławski faisait savoir aux conspirateurs de Varsovie qu'un soulèvement polonais, préparé en accord avec Garibaldi et Kossuth, et dirigé à la fois contre l'Autriche et contre la Russie, aurait l'appui de la France. C'est sous l'impulsion indirecte du Palais-Royal que Garibaldi appela Mierosławski à la tête de la Légion Internationale qu'il organisait à Naples, en automne 1860. Cette Légion, croyait-on, formerait l'avant-garde de l'offensive projetée des *camicie rosse* et à travers la Croatie, la Hongrie et la Bohême — en révolte contre les Habsbourg — atteindrait la frontière polonaise, au printemps de 1861¹⁴. Ainsi donc les rouges, à leur manière, misaient sur la France, de même que les blancs — ou faisaient semblant de le faire. L'un des arguments le plus souvent employés dans la propagande clandestine destinée au peuple, avant 1863, était l'assurance de la protection française. Napoléon avait — lors du traité de Paris — forcé le Tsar de promettre la liberté aux Polonais ; puisque le Tsar n'a pas tenu sa promesse, l'Empereur des Français mettra au pas les Moscovites¹⁵. Ou encore : Napoléon aurait interdit au Tsar de faire tirer la troupe sur le peuple¹⁶. Il n'y avait donc aucun danger de descendre dans la rue et de manifester ; les Russes ne tireront pas, ou tireront en l'air. Lorsqu'on se mit à organiser, à la fin de 1860, « le deuil national » : port de vêtements noirs, boycottage de théâtres et de soirées dansantes — on colportait cette phrase attribuée à Napoléon : « Je n'entends pas les Polonais se plaindre, il paraît qu'on s'amuse à Varsovie »¹⁷. La persistance d'arguments de cette sorte nous prouve qu'ils étaient tenus pour efficaces, que l'opinion publique croyait fermement à l'aide française et la considérait comme certaine et infaillible.

M. Ségur-Dupeyron, consul général de France à Varsovie, contribuait à sa manière à entretenir ces illusions. Ses instructions ne lui permettaient pas de se compromettre avec l'opposition polonaise — aussi bien n'avait-il aucun contact avec les rouges qu'il méprisait en les considérant comme des énergumènes. Il était en revanche très lié avec Zamoyski, à qui il rendait certains services

discrets, en lui permettant par exemple de se servir de la valise diplomatique française pour sa correspondance avec l'Hôtel Lambert. A la lecture des rapports de Ségur¹⁸, de 1860 à 1862, on s'aperçoit que le consul de France, tout en conseillant à ses amis du parti modéré le calme, le légalisme, la bonne entente avec les Russes, les maintenait sur la voie du compromis ; on le voit très vexé dès que s'amorce un rapprochement entre l'aristocratie polonaise et le gouvernement. Ségur est bien évidemment d'avis qu'une opposition modérée est la plus opportune pour maintenir à Varsovie une clientèle francophile.

Les accointances ostensibles de Ségur avec les blancs ont entraîné sa mutation à un autre poste en juillet 1862, au moment même où l'entente franco-russe atteignait son point culminant. Je ne m'arrête pas à l'accord Gortchakoff-Thouvenel relatif à la Serbie, ni à la reconnaissance du Royaume d'Italie par les Russes — ces détails étant bien connus¹⁹. Qu'il me suffise de rappeler que la nomination du grand-duc Constantin comme vice-roi à Varsovie faisait partie de cet arrangement. Le Tsar voulait bien élargir l'autonomie du Royaume de Pologne au profit des classes possédantes et dans le but d'aplanir ses relations avec Paris ; il attendait en revanche que le gouvernement français lui prêtât son aide contre les agissements secrets des révolutionnaires, aussi bien russes que polonais.

C'est ici que se place un incident peu connu des historiens français. Un agent très habile de la III^e section de la Chancellerie Impériale, un certain Julien Bałaszewicz, établi depuis peu à Paris sous un nom d'emprunt, est entré en contact étroit avec le préfet de police Boittelle. Il n'est pas possible de préciser la part exacte de ce qui était connu et approuvé de ces relations, au ministère de l'Intérieur ou aux Tuileries. Mais le fait est, que la préfecture de police communiquait très régulièrement à Bałaszewicz toutes les lettres écrites ou adressées à des Russes ou à des Polonais, qui passaient par la poste de Paris. Bałaszewicz en prenait des copies qu'il envoyait à la III^e section à Pétersbourg ; il s'emparait parfois de lettres originales, particulièrement compromettantes, il détruisait certaines autres ; il en composait de fausses, par exemple lorsqu'il voulait brouiller les relations ou Comité Central de Varsovie avec Herzen et la rédaction de « la Cloche » à Londres. Comme les émigrés polonais et russes ne se doutaient pas de ce manège, la police tsariste obtenait, grâce à la complaisance de la police du Second Empire, des données très précises sur les menées révolutionnaires polonaises, et surtout sur la préparation du soulèvement armé. Ce contrôle russe de la poste parisienne a fonctionné plus de neuf mois, d'octobre 1862 jusqu'en juin 1863. Il a donc survécu à la rupture survenue entre Paris et St-Pétersbourg, à la suite de la convention Alvensleben²⁰.

C'est la même connivence Bałaszewicz — Boittelle qui explique l'incident plus connu de l'arrestation de quatre émissaires du Comité Central polonais par

la police parisienne, un décembre 1862. Bałaszewicz a fait croire à Boittelle que les émigrés en question complotaient, de concert avec les mazzinistes, contre la vie de l'Empereur. Il espérait même que le gouvernement français livrerait les quatre inculpés à la police tsariste, mais il n'en fut rien. Les quatre Polonais furent relâchés au bout de quelques jours, mais leurs papiers furent communiqués en copie à l'Ambassade russe. Ceci eut pour les rouges des conséquences fâcheuses : la livraison d'armes organisée par lesdits émissaires fut de ce fait entravé et retardée. Si la Pologne s'est levée, le 22 janvier 1863, à un moment singulièrement peu propice, avant d'avoir achevé ses préparatifs et sans attendre la livraison des armes achetées à l'étranger, c'était là un succès marquant pour Bałaszewicz — aidé, il faut le souligner, par la police napoléonienne.

Aussi, le Comité Central, au moment où il appelait la nation à la lutte armée, ne se faisait-t-il aucune illusion quant à Napoléon III. Il comptait sur l'aide des peuples, et non sur celle des cabinets. Son agent à Londres, Cwierczakiewicz était en relations suivies avec Herzen, Bakounine, Marx, Mazzini, Kossuth et Ledru-Rollin. Joseph Ordega, nommé en février 1863 au poste de Paris, était ancien disciple de Buchez et ami de Garibaldi. Il n'entretenait de relations sérieuses qu'avec l'opposition de gauche. Aussi, est-ce du côté de la gauche que sont venues dès la fin de janvier, les premières manifestations de sympathie à l'égard des Polonais, orchestrées par « le Siècle » et « l'Opinion Nationale ». Ces manifestations, qu'elles fussent le fait des étudiants de la Sorbonne²¹ ou de militants ouvriers avaient, par la force des choses, un caractère antigouvernemental ; elles protestaient contre la connivence du Second Empire avec le gouvernement tsariste. Un fait peu connu est digne d'être noté : le premier acte par lequel les insurgés polonais s'adressent à la France, à la fin de janvier 1863, prend la forme d'une missive des ouvriers de Varsovie aux ouvriers français. Ce texte, assez curieux, annonce d'abord l'envoi d'une cotisation de 500 francs que les varsoviens désirent faire parvenir « à nos frères, les braves ouvriers français », accablés par le chômage qui frappe l'industrie française du coton. L'adresse explique les raisons profondes et les causes immédiates de l'insurrection. « Invoquant la vengeance divine, tous, jeunes et vieux, nous commençons une lutte désespérée. Nous délaissions nos ateliers et nos usines et nous allons avec nos frères au-devant de la mort [...] Chers frères français, nous vous avons fait part de notre sort. Nous vous prions d'être toujours aussi bienveillants pour nous que nous le sommes pour vous. Salut et fraternité »²². Un autre appel du même style était adressé aux ouvriers anglais. Les deux ont été inspirés par Stefan Bobrowski, chef insurrectionnel de la ville Varsovie, l'homme qui en fait s'était trouvé à la tête du mouvement insurrectionnel au lendemain de son déclenchement.

Telles étaient donc les positions prises en Pologne et en France dans la

quinzaine qui suivit la nuit de janvier : sur les bords de la Seine comme sur ceux de la Vistule le mouvement est approuvé et soutenu par la gauche, condamné et combattu par les classes possédantes et les forces au pouvoir. C'est dans la seconde décade de février qu'a lieu la volte-face spectaculaire et simultanée des modérés polonais et des cabinets occidentaux. Le parti blanc déclara son adhésion à l'insurrection au moment même (et dans une certaine mesure à la suite) du brusque renversement de la politique de Napoléon III, dans le dessein d'exploiter la question polonaise sur le terrain de la diplomatie.

Les circonstances qui ont amené cette volte-face, y compris la convention Alvensleben, sont assez connues, et je n'en exposerai pas les détails²³. Il n'est cependant pas certain qu'elles suffisent à expliquer ce qui s'était passé. On a cru pouvoir affirmer que Napoléon III a été amené à soulever la question polonaise non seulement (ou non pas tant) du fait de son esprit aventureux, ou parce qu'il est tombé dans le piège dressé par Bismarck (ou par Palmerston, selon d'autres auteurs), ou encore, parce qu'il a saisi au vol une conjoncture exceptionnelle, mais aussi parce qu'il s'était trouvé forcé, en cette année d'élections, à s'intéresser aux Polonais puissamment soutenus par l'opinion publique²⁴. Je ne fais que présenter cette hypothèse n'étant pas compétent pour la soutenir ou l'infirmer. Il faudrait à ce sujet faire une étude de documents non encore utilisés et qui dépassent le cadre de la correspondance diplomatique²⁵.

C'est ici qu'il faut insister sur l'ampleur et la force des sentiments pro-polonais qui se manifestent en France en 1863. Ce n'est pas seulement le cabinet des Tuileries mais aussi des couches et des groupes sociaux les plus divers, depuis les catholiques libéraux jusqu'aux ouvriers socialistes, qui manifestent leur enthousiasme pour la cause des insurgés ; on citait fréquemment la remarque d'un diplomate étranger, à savoir que la Pologne a réussi ce tour de force, de réunir sous la même bannière des adversaires aussi déclarés que l'Impératrice Eugénie et le Prince Napoléon Bonaparte.

On doit évidemment se poser la question jusqu'à quel point ces démonstrations pro-polonaises étaient intéressées ? Le gouvernement menait un jeu diplomatique. Les partis de l'opposition (catholique aussi bien que radicale) avait chacun leur intérêt en jeu. Les militants socialistes allaient mettre à profit l'imbroglio polonais, lors de la fondation de l'Internationale ouvrière²⁶. La presse quotidienne de toutes tendances soutenait la cause polonaise, de même que les revues les plus importantes, « l'Illustration » et le « Charivari ». Il est prouvé d'autre part que la presse était subventionnée par l'agence diplomatique polonaise à Paris. Le Prince Czartoryski a dépensé, en 1863—64, à peu près 29 000 francs en fonds secrets, et il ne nie pas qu'une considérable partie de cette somme est passé aux mains de divers rédacteurs de journaux²⁷. Un petit détail pittoresque : le voyage à Londres de la délégation des ouvriers français pour le fameux meeting de St. James Hall, le 22 juillet 1863 — a été financé

par le Gouvernement National polonais. Le reçu en question, de la valeur de 450 francs, se trouve à la Bibliothèque Polonaise de Paris. Il a été délivré au nom du Prince Ladislas Czartoryski²⁸ — lequel de ce fait devrait trouver son rang parmi les fondateurs de la I^{ère} Internationale Ouvrière !

Cyfr. VI. fol. 4. 177.

Reçu de Monsieur le Prince Ladislas Czartoryski
la somme de Quatre cent cinquante francs.
pour les frais de voyage de trois ouvriers français
envoyés sous la conduite de Monsieur Robert
Paris le 3 Août 1863

J. Roussy,

450 fr.

Citons encore, dans les comptes de dépenses du Comité Polonais de Paris, cette entrée au moins singulière : « Pour préparer une démonstration le 15 août, 367 francs ». Le 15 août, c'était la fête de l'Empereur. Il s'agissait, semble-t-il, d'une manifestation, qui devait faire appel à Napoléon III, pour qu'il vienne au secours des Polonais. On se demande de quelle façon ont été distribués ces 367 francs — qui valaient évidemment beaucoup plus que 300 francs d'aujourd'hui²⁹.

Face à des témoignages de ce genre, ne devrait-on pas se demander si la vague des sympathies polonaises en France n'était pas orchestrée : par le gouvernement impérial d'une part, par la propagande polonaise de l'autre. Nous n'y croyons pas, et la preuve en sont les collectes organisées en France en faveur des Polonais. Nous possédons des données, bien qu'incomplètes, relatives au montant de ces collectes³⁰ qui atteignent environ 266 000 francs, réunis dans les années 1863—1864, mais surtout de mars à juin 1863. Cette somme n'englobe pas certains subsides secrets versés à Czartoryski par le gouvernement lui-même ; elle ne représente que les cotisations individuelles. Il est bien touchant de trouver sur ces listes des donateurs aussi bien des ducs et des cardinaux que de vénérables maçonnes, des étudiants et des ouvriers — pour ne citer que

l'exemple des employés de la Maison Caille et Gouin à Paris, qui se sont volontairement imposés en faveur des Polonais, « jusqu'à la fin de l'insurrection », et qui ont régulièrement versé, un an durant, leurs humbles économies, jusqu'au montant de 873 francs 25 centimes. Je pourrais citer aussi les volontaires français, assez nombreux, qui ont pris du service en Pologne et dont certains sont morts au champ d'honneur⁸¹. Cependant les volontaires, qu'ils soient héros, idéalistes ou condottières, constituent des exceptions. Mais lorsqu'une société habituée à l'épargne verse spontanément, en quelques mois, plus d'un quart de million de francs-or pour la cause polonaise, c'est que cette cause lui tient vraiment à cœur. Soulignons aussi que les cotisations ont afflué en grande majorité au moment où l'insurrection battait son plein. Elles n'étaient pas destinées à secourir les victimes, à racheter, au moyen d'une aumône, l'inactivité de la France — mais bien à assurer la victoire des insurgés ; aussi furent-elles employées en grande partie à l'achat d'armes et de munitions.

L'espérance de l'intervention française a été le facteur décisif qui a amené le parti blanc (propriétaires fonciers et grands bourgeois) à se joindre à l'insurrection. Quant à cette espérance, il faut avouer que les agents diplomatiques polonais induisaient en erreur le Gouvernement National et l'opinion publique : ils interprétaient en effet avec une exagération voulue les encouragements qu'ils recevaient aux Tuileries et au ministère des Affaires Etrangères. Ils tenaient à être leurrés, et ils leurraient la Pologne à leur tour. D'autre part, il faut préciser la vraie signification de l'orientation française des classes possédantes en Pologne. Si elles ont pris part à la lutte, c'est parce qu'elles avaient été entraînées par l'enthousiasme patriotique ; c'est ensuite parce qu'elles ne pouvaient se permettre de rester en dehors d'un mouvement qui, autrement, les aurait balayées, se transformant en révolution sociale. L'attente d'une aide de la France et, plus précisément, d'une intervention militaire de la France, de l'Autriche et de la Grande-Bretagne — a hâté le ralliement des blancs, non seulement parce qu'elle faisait croître les chances de succès, mais aussi — et là-dessus les témoignages abondent — parce que l'entrée en guerre des Français et des Autrichiens garantissait aux blancs une Pologne restaurée à la manière de Cavour, et non à la manière de Garibaldi, à savoir — sans bouleversement social.

Cependant, ce n'étaient pas seulement les classes possédantes qui comptaient sur l'intervention française. Les classes moyennes aussi, ces éléments nombreux de l'intelligentsia, de menue noblesse, de petite bourgeoisie qui, en dépit de leur patriotisme, avaient hésité au début à se joindre au mouvement qui leur paraissait dépourvu de chances, et qui se sont engagés lorsqu'ils ont cru à l'aide imminente de l'Europe. Il semble aussi — bien que le fait soit difficile à prouver — que les rumeurs d'une guerre européenne et de l'arrivée des Français ont également exercé une influence sur les paysans. On sait que l'attitude des paysans

envers l'insurrection, d'abord d'expectative et méfiante sinon hostile, est devenue dès le printemps d'une neutralité bienveillante, allant jusqu'à la participation active. Les causes de ce revirement étaient surtout d'ordre social : l'insurrection avait mis fin aux obligations des paysans envers la noblesse ; mais il n'est pas exclu que l'attente des Français y ait été aussi pour quelque chose. Les souvenirs napoléoniens étaient fortement ancrés dans les campagnes polonaises et la Guerre de Crimée a encore renforcé chez le peuple la conviction que les armes françaises restaient toujours invincibles.

En ce qui concerne le Gouvernement National, la perspective de l'aide militaire de la France impériale a influencé sa politique en renforçant la position des modérés au sein du gouvernement. Du moment que les cabinets s'étaient intéressés à la cause polonaise, du moment qu'ils avaient déclenché une offensive diplomatique qui semblait n'être qu'un prélude à l'offensive armée, il semblait indispensable que l'insurrection se conformât aux vues des puissances, et qu'elle évitât par conséquence tout contact avec les milieux révolutionnaires en Europe. C'est cette attitude que le Gouvernement National va adopter à partir du mois de mai 1863. La représentation de la Pologne à l'étranger est confiée au Prince Czartoryski ; les relations avec Kossuth, Garibaldi et Herzen sont sinon totalement rompues, du moins relâchées ; dans ses manifestes adressés à l'étranger le Gouvernement National insiste sur le fait qu'il représente les idées traditionnelles, la défense de la religion et de la propriété. S'il fait mention, dans ces textes, de l'aide éventuelle des partis révolutionnaires, ce n'est que pour tirer d'un tel argument un moyen de pression sur la diplomatie occidentale. « Veuillez assurer l'Empereur Napoléon — mandait le Gouvernement National à son agent à Paris — que la Pologne présente toutes les garanties à l'ordre européen. Non seulement les tendances anarchiques nous sont étrangères, mais nous les combattons avec énergie et plein succès. Mais si nous ne trouvons pas des alliés là, où nous devrions les chercher et les trouver, nous serons obligés d'accepter ceux qui s'offrent à nous, afin de nous sauver de l'extermination totale »³². Ce qui signifiait ; si les cabinets de Paris et de Londres tardent à venir à notre secours, nous serons obligés de nous allier aux mazzinistes ! On conçoit ce que cette dialectique avait de naïf, et combien elle était peu efficace.

On pourrait objecter ici que les amis de gauche qui, dès la première heure, avaient offert leur appui à la cause polonaise ne représentaient pas une force équivalente à l'aide éventuelle d'une armée franco-autrichienne ou de la flotte britannique. Il est incontestable que les forces révolutionnaires en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne étaient alors en baisse, que l'aide des révolutionnaires russes allait aussi s'avérer insuffisante. D'autre part, l'espérance d'une aide militaire des puissances était non moins fallacieuse. Il faut également souligner, que l'orientation du Gouvernement National sur l'aide des puissances

(et surtout de Napoléon III) allait influencer la politique intérieure de l'insurrection. Dès la mi-avril, les blancs avaient réussi à s'emparer des leviers de commande du gouvernement clandestin. Par deux fois, en mai et en septembre, les rouges ont tenté de les déloger et de reprendre les rênes. Les deux entreprises ont échoué au bout de quelques semaines. Dans cette lutte pour le pouvoir, menée non sans acharnement dans les ténèbres de la conspiration, l'argument décisif était : que dira l'Europe, si les rouges arrivent au pouvoir ? C'est ainsi que le Prince Czartoryski écrivait au Gouvernement National le 30 septembre 1863 : « Je viens d'apprendre que la composition du Gouvernement National a sensiblement changé et que sa politique doit prendre une toute autre direction. Je ne saurai cacher la douleur que cette nouvelle m'a causée. En Polonais, en honnête homme, je supplie le gouvernement de bien considérer les conséquences de chacun de ses pas [...] Parmi les circonstances les moins propices et nonobstant son caractère anonyme, le Gouvernement National a gagné en Europe une certaine considération, et c'est à elle, ainsi qu'à la durée de la lutte, qu'il faut attribuer en grande partie le fait que les puissances occidentales se décident aujourd'hui à dénier à la Russie ses droits à la Pologne [...] Un acte imprudent ou violent de notre part va tout différer, s'il ne nous laisse pas totalement démunis ! »³³ Autrement dit : aucune chance d'une aide de l'Occident, si l'insurrection prend l'air de se radicaliser ! On voit comment le mirage de l'aide du Second Empire devenait l'un des atouts de la droite, dans sa tendance à retenir le mouvement sur la pente révolutionnaire. Or, une insurrection « modérée », qui mettrait en veilleuse les réformes sociales annoncées, qui hésiterait à faire appel au peuple-risquait de perdre la principale chance du succès.

Mirage de l'aide du Second Empire, en effet. Napoléon III qui avait entrepris en avril, de concert avec les cabinets de Londres et de Vienne, une série de démarches diplomatiques en faveur de la Pologne, ne s'est pas décidé de passer au stade suivant, celui de l'intervention armée. Les trois puissances ont dû essayer l'ironique rebuffade du Prince Gortchakoff, et la campagne diplomatique de 1863 s'est achevée, pour le Second Empire, par une « perte de face » sensationnelle.

Il serait hors de propos de s'étendre dans cet exposé sur les causes de ce pitoyable échec. On connaît assez la divergence de buts poursuivis par les trois puissances intervenantes, et les obstacles posés par Palmerston et Rechberg aux vellétés guerrières du Sphinx des Tuileries. On sait que ces vellétés se heurtèrent à Paris à l'opposition sournoise d'un « lobby » russophile, dont l'animateur était le Duc de Morny. Ce groupe, intéressé au développement des chemins de fer russes, collaborait avec l'ambassadeur de Russie, le comte Budberg, en vue de rendre impossible un recours aux armes. Entre parenthèses : la ligne de chemin de fer Varsovie-Pétersbourg, inaugurée en 1862 et financée par la Banque Pereire, constituait l'artère principale qui permettait au Tsar

de submerger de ses troupes la Pologne en lutte. Le Gouvernement National s'était proposé au mois de juin 1863 de paralyser cette voie : les cheminots devaient quitter le service ; les ponts, les conduits d'eau devaient être détruits, les rails enlevés. Il convient de noter que ce projet (difficile à réaliser, cela va sans dire) a été abandonné à la suite de protestations des actionnaires français...³⁴

D'une manière plus générale, il faut préciser que la puissance réelle de la France impériale était plus faible, et de beaucoup, qu'elle ne paraissait à l'époque ; que la haute finance européenne était contraire à la guerre, et que les diplomates s'étaient fourvoyés dans l'impasse d'un échange de notes, persuadés que la Russie céderait.

Et pourtant, l'historien d'aujourd'hui peut affirmer sans risque d'exagération que la paix, en cet été 1863, n'a tenu qu'à un fil. On connaît les péripéties de ce fameux conseil des ministres à St. Cloud le 5 août 1863, de ce débat qui a duré 7 heures, et où Drouyn de Lhuys a dû capituler devant l'opposition de Morny, de Fould et de Baroche. Il quitta la séance totalement enrôlé et dut s'aliter³⁵. C'est à cette séance que la possibilité d'une guerre fut remise *sine die*. Trois mois plus tard, dans son fameux discours au Sénat, le 5 novembre, Napoléon III crut trouver une sortie de l'impasse, avec son idée favorite d'un congrès européen — idée malencontreuse qui ne lui valut que de nouveaux déboires.

On pourrait longuement débattre la question de savoir si la France du Second Empire n'a pas voulu, n'a pas pu ou n'a pas su aider la Pologne. Il est évident qu'elle n'y était nullement obligée — à moins que la reconstitution de la Pologne n'ait été trouvée conforme à ses intérêts. Ceci dit, il serait le plus aisé d'affirmer que Napoléon III n'a rien pu faire de plus. Cependant l'historien d'aujourd'hui, qui en sait plus long sur les dessous des affaires, peut citer certains faits troublants. Par exemple, cette délibération du conseil des ministres autrichiens du 1^{er} novembre 1863, qui concluait qu'il fallait mettre tout en œuvre pour dissuader Napoléon de faire la guerre — et que, si Napoléon se décidait quand même à un recours aux armes, l'Autriche ne pourrait faire autrement que de s'y rallier³⁶. Exemple aussi, ce rapport du Comte Berg, vice-roi du Royaume de Pologne : « Nous sommes loin d'être préparés pour la guerre, nos places-fortes ne sont pas approvisionnées, nos trains, nos parcs d'artillerie ne sont pas attelés, il y a beaucoup de préparatifs à faire »³⁷. Ajoutons encore cette confidence du comte Reutern, ministre des finances russe, datée du 28 décembre 1863. Reutern avouait à son collègue de l'intérieur que le Trésor était vide. « Si lord Napier savait qu'il lui suffit de froncer le sourcil encore pendant un an pour nous mettre à ses pieds ! »³⁸

Les témoignages de ce genre, qu'on aurait pu multiplier, nous permettraient de conclure que dans cette partie de poker qui se jouait entre les chancelleries

européennes, autour de la Pologne en lutte, ce fut le bluff des Russes qui leur a assuré le dessus. D'autre part, il est dangereux de ramener l'histoire à un jeu de poker, même si l'on n'a en vue que l'histoire strictement politique.

Restait le problème moral, qui ne laissait pas à Napoléon III la conscience tranquille. En février et en mars 1863 il avait dit et fait dire aux Polonais — certes avec les précautions requises ! — qu'ils devaient continuer la lutte. Il trouvait alors opportun que l'insurrection durât en Pologne. En avril 1864, il finit par déclarer à Czartoryski : « La situation est mauvaise. Vous devez la vérité à vos compatriotes ; il n'y a en ce moment aucune chance de succès pour vous [...] Le sang versé maintenant serait versé inutilement et sans but »³⁹. Il ne se priva pas d'ajouter : « Toujours vous vous jetez aux armes au mauvais moment. Vous êtes restés tranquilles lors de la Guerre de Crimée et maintenant vous vous êtes levés lorsque l'Europe se trouvait en paix ». Czartoryski répondit vivement : « Vous savez, Sire, qui nous a retenu lors de la Guerre de Crimée [...] Quant à l'insurrection actuelle, vous savez aussi, qui nous a conseillé de durer et d'élargir le mouvement, au lieu de l'étouffer ». « L'entretien finit sur un ton aigre — raconte Czartoryski — et l'Empereur ne m'a pas oublié cette amère vérité »⁴⁰. En conséquence, le gouvernement impérial se sentit moralement obligé d'accorder l'hospitalité à la nouvelle vague d'émigrés polonais qui fuyaient le désastre, et à allouer des subsides à ceux d'entre eux qui n'avaient pas de quoi vivre. D'autre part, jusqu'en 1870, la politique du Second Empire, bien qu'hésitante, revenait constamment à l'idée d'une revanche de l'échec essuyé en 1863, de la part de Gortchakoff et de Bismarck. C'est là qu'il convient de chercher l'origine de l'idée d'une alliance autrichienne. Le fait que l'Hôtel Lambert aît joué un certain rôle, entre 1866 et 1870, dans cet essai de rapprochement franco-autrichien — essai qui n'a pas abouti, est peu connu en France⁴¹. Ce n'est qu'après Sedan que fut abandonnée l'idée d'une ingérence française dans les affaires d'Europe Centrale. La diplomatie de Thiers sacrifia la Pologne dans l'espoir de gagner les bonnes grâces du Tsar : aussi n'est-il pas étonnant que plusieurs centaines de Polonais et des plus résolus, se soient trouvés en 1871 de l'autre côté de la barricade, parmi les partisans les plus zélés de la Commune⁴².

Je n'aimerais pas conclure cet exposé sur un ton de récriminations, semblable à celui qui prévalait dans le dernier entretien de l'Empereur avec Czartoryski. Ce serait profondément injuste pour deux raisons : d'abord, parce que Napoléon III ne représentait pas toute la France, et si son gouvernement s'était servi (d'une manière peu habile) d'une insurrection étrangère, comme ont coutume de le faire de nombreux gouvernements, d'importantes couches de la société française ont sincèrement sympathisé avec la cause polonaise et l'ont aidée dans la mesure du possible. De plus, il faut souligner que l'attitude de la France durant près d'un siècle, de 1789 à 1870, a joué un rôle positif dans



l'histoire de la Pologne, souvent même à l'insu et contre la volonté des régimes qui se sont succédés à Paris. Cette influence positive tenait à deux causes : l'une c'était l'exemple d'un grand peuple qui avait abattu l'Ancien Régime, repoussé l'invasion étrangère et qui s'opiniâtrait, malgré les contre-révolutions successives, à instaurer en France et hors de France, les principes de 89. L'autre, c'était l'espérance d'une aide française aux peuples opprimés de l'Europe centrale. Tant pis, si cette espérance est restée un mirage. Cette espérance quand même a été en Pologne un facteur du progrès, en ce qu'elle encourageait une nation asservie à soutenir sa lutte : pour l'indépendance nationale, pour la liberté, pour la justice sociale, pour l'émancipation du peuple.

1. J. Zamojski, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
2. O. A. Wawrzyniak, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
3. A. Kuczyński, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
4. Voir la polémique de W. Zamojski avec les opinions de M. Kuczyński, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
5. M. Handke, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
6. H. Pomorska, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
7. M. Handke, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
8. Voir entre autres W. Łukaszewicz, *Historia Księstwa Warszawskiego*, Warszawa 1924 ; B. Cegieła, *Historia Księstwa Warszawskiego*, Warszawa 1924 ; B. Kalamita, *Historia Księstwa Warszawskiego*, Warszawa 1924.
9. *Bibliographie Ossolinum (Wrocław)*, no 5202, p. 34.
10. *Annuaire de l'IX 1852*, « *Przegląd Historyczny* » 1907, p. 116—117.
11. M. Handke, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
12. Voir à propos l'exposé de Boucard, « *Revue Historique* », t. 155.
13. Voir développé cette thèse dans : *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 61, 86—87 ; L. Kosciuszko, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 244—248.
14. Voir entre autres *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 244—248.
15. *Wrocław 1906*, p. 162—163.
16. W. Prądzyński, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 46.
17. Voir l'article des *Annales de l'Institut de l'Université de Varsovie*, t. III, 1861, *Wychowanie młodzieży w Warszawie 1800—1861*, p. 3—4.
18. *Rapport politique* de l'Institut de l'Université de l'Université de Varsovie 1860—1861, Varsovie 1862.
19. I. Kobierowicz, *Historia Polski*, t. III, Warszawa 1902, p. 117.
20. Une partie des archives de la capitale est conservée à l'Université de Varsovie. Voir J. Boucard, *W sprawie polskich wypraw*, Warszawa 1905, p. 191—192.
21. Voir un fragment des souvenirs du comte de Villèle, *Journal de Villèle*, t. VI, Paris 1930, p. 415—417.
22. Une version polonaise de ce texte, datée du 28.1.1862, se trouve à la Bibliothèque Polonaise de Paris, Musée Mickiewicz, no 1102.
23. La publication la plus récente est celle de S. Bóbr-Tylicki, *Napoleon III, l'Europe et la Pologne en 1861—64*, Autourville, t. VII, Rome 1963.
24. Voir entre autres la thèse de I. Kobierowicz, *Historia Księstwa Warszawskiego*, Warszawa 1924.
25. Voir également L. M. Case, *French Opinion on War and Diplomacy during the Second Empire*, Philadelphie 1954.



BIBLIOGRAPHIE

1. R. Zamoyska à E. Krasieńska, 15 VII 1861, Bibliothèque Czartoryski (Cracovie), ms Ew. 1147.
2. O. Awejde, *Zeznania śledcze i zapiski*, Moscou 1961, p. 532.
3. A. Kurtz à L. Czartoryski, 6 III 1863, Bibl. Czartoryski, ms 5739, p. 371.
4. Voir la polémique de W. Zajewski avec les opinions de M. Kukiel et C. Bloch : *Prądzynski, Lelewel i mit o karbonarskim podziemiu*. « Kwartalnik Historyczny » 1964, p. 977 ss.
5. M. Handelsman, *Adam Czartoryski*, t. II, Varsovie 1949, p. 238 ss.
6. H. Pomorska, *Stanisław Worcell. W stulecie Wiosny Ludów*, t. IV, Varsovie 1951, p. 74—77.
7. M. Handelsman, *Czartoryski, Nicolas I et la question du Proche-Orient*, Paris 1934.
8. Voir entre autres W. Łukaszewicz, *Tadeusz Krępowiecki*, Varsovie 1954 ; B. Cygler, *Działalność polityczno-społeczna J. Lelewela na emigracji*, Gdańsk 1969 ; B. Kalemka, *Towarzystwo Demokratyczne Polskie*, Gdańsk 1966.
9. Bibliothèque Ossolineum (Wrocław), ms 5702, p. 34.
10. Lettre du 9 IX 1852, « Przegląd Historyczny » 1967, p. 116—117.
11. M. Handelsman, *Adam Czartoryski*, t. III, Varsovie 1950.
12. Voir là-dessus l'exposé de Boutenko, « Revue Historique », t. 155.
13. J'ai développé cette thèse dans : *Między ugodą a rewolucją*, Varsovie 1962.
14. Voir A. Lewak, *Polska korespondencja Garibaldi*, Varsovie 1932, p. 61, 86—87 ; L. Kossuth, *Meine Schriften aus der Emigration*, t. III, Leipzig 1882, p. 544—549.
15. Voir entre autres *Hutorka dwóch osiedlon*, nr 3, *Prasa tajna z lat 1861—1864*, vol. I, Wrocław 1966, p. 162—163.
16. W. Przyborowski, *Historia dwóch lat*, t. II, Cracovie 1893, p. 46.
17. Voir l'adresse des ouvriers de Varsovie, 9 III 1861, *Wydawnictwo materiałów do historii powstania 1863—1864*, t. I, Lvov 1888, p. 3—4.
18. *Raporty polityczne konsulów generalnych Francji w Warszawie 1860—1864*, Varsovie 1965.
19. I. Koberdowa, *Wielki książe Konstanty w Warszawie 1862—63*, Varsovie 1962.
20. Une partie des archives du « cabinet noir » de Bałaszewicz se trouve à Bibliothèque de l'Académie Polonaise des Sciences à Cracovie. Voir J. Borejsza, *W kręgu wielkich wygnańców*, Varsovie 1963, p. 491—494.
21. Voir un fragment des souvenirs du comte de Villefosse, *Jeneral Zamoyski*, t. VI, Poznań 1930, p. 415—417.
22. Une version polonaise de ce texte, datée du 28 I 1863, se trouve à la Bibliothèque Polonaise de Paris, Musée Mickiewicz, ms 1105.
23. La publication la plus récente est celle de S. Bóbr-Tylingo, *Napoléon III, l'Europe et la Pologne en 1863—64. Antemurale*, t. VII, Rome 1963.
24. C'est entre autres la thèse de I. Koberdowa, *Polityka czartoryszczyzny w okresie powstania styczniowego*, Varsovie 1957.
25. Voir cependant L. M. Case, *French Opinion on War and Diplomacy during the Second Empire*, Philadelphie 1954.

26. Les documents en question ont fait l'objet d'une édition récente : *Pierwsza Międzynarodówka a sprawa polska*, Varsovie 1964.
27. Compte-rendu de L. Czartoryski, 24 VII 1864, Bibl. Pol. de Paris, Chambres des Comptes, vol. 474/4, p. 4—9.
28. Ibid., vol. 476 b. Voir fac-similé.
29. Ibid.
30. Ibid., Grand-livre, vol. 472.
31. Ce sujet mériterait d'être traité à part. Voir quelques détails chez Z. Grot, *Rok 1863 w zaborze pruskim*, Poznań 1963, p. 158—160.
32. Dépêche du 12 VII 1863, *Polska działalność dyplomatyczna w 1863—1864 r.*, t. I, Varsovie 1937, p. 144.
33. Ibid., p. 361—362.
34. Ibid., p. 297, dépêche du 14 VII 1863, Archives des Affaires Etrangères, Consulat de Varsovie, vol. XIII, p. 218. Rapports de Valbezen, 5—8 VII 1863, *Raporty polityczne konsulów ...*, p. 409 ss.
35. Dépêche de Czartoryski du 9 VIII 1863, *Polska działalność ...*, t. I. p. 310.
36. H. Wereszycki, *Austria a powstanie styczniowe*, Lvov 1930, p. 241 ss.
37. Archives de la Révolution d'Octobre (Moscou), fond 728, inv. 1, vol. 2742 I, p. 79.
38. P. A. Valouïeff, *Dnevnik*, t. I, Moscous 1961, p. 263.
39. Entrevue du 18 IV 1864, W. Czartoryski, *Pamiętnik*, Varsovie 1960, p. 392.
40. Ibid., p. 200.
41. Voir le livre de J. Zdrada, *Zmierzch Czartoryskich*, Varsovie 1969.
42. Voir K. Wyczańska, *Polacy w Komunie Paryskiej 1871 r.*, Varsovie 1957.



- Fasc. 46. STANISŁAW HUECKEL, *Recherches dans le domaine de la mécanique des sols sur modèles réduits*, 1964, p. 52.
- Fasc. 47. KALIKST MORAWSKI, *Le théâtre historique moderne en France*, 1964, p. 40.
- Fasc. 48. KAZIMIERZ DĄBROWSKI, *La désintégration positive. Problèmes choisis*, 1964, p. 64.
- Fasc. 49. STANISŁAW CHRZANOWSKI, *Réfrigération à l'eau et à l'air dans les établissements industriels et les centrales électriques*, 1964, p. 12.
- Fasc. 50. IGNACY ADAMCZEWSKI, *Sur le mécanisme de l'ionisation et de la conductibilité électrique dans les liquides diélectriques*, 1964, p. 56.
- Fasc. 51. HENRYK STAMATELLO, *Construction de souterrains pour collecteurs sous la Vistule à Varsovie*, 1964, p. 16.
- Fasc. 52. LAURA KAUFMAN, *La « métamorphose » chez le pigeon. Températures biocinétiques et viscosité du sérum sanguin chez les vertébrés*, 1964, p. 36.
- Fasc. 53. ZOFIA LIBISZOWSKA, *Certains aspects des rapports entre la France et la Pologne au XVII^e siècle*, 1964, p. 36.
- Fasc. 54. STANISŁAW HUECKEL, *Sur les recherches scientifiques polonaises dans le domaine de l'hydraulique maritime. Calcul de la flottabilité des caissons à fond*, 1964, p. 44.
- Fasc. 55. JANINA KULCZYCKA-SALONI, *Zola en Pologne*, 1964, p. 16.
- Fasc. 56. WITOLD CZACHÓRSKI, *Droit de famille des pays socialistes européens*, 1965, p. 24.
- Fasc. 57. KAZIMIERZ DĄBROWSKI, *Personnalité, psychonévroses et santé mentale d'après la théorie de la désintégration positive*, 1965, p. 40.
- Fasc. 58. TADEUSZ KOTARBIŃSKI, *Les origines de la praxéologie*, 1965, p. 18.
- Fasc. 59. ZBIGNIEW BAŃKOWSKI, *Adénosinotriphosphatases nucléaires dans le foie normal, en voie de régénération, dans l'hépatome et après irradiation*, 1965, p. 14 + ill.
- Fasc. 60. KAZIMIERZ DĄBROWSKI, *Psychothérapie des névroses et des psychonévroses et l'instinct de la mort, d'après la théorie de la désintégration positive*, 1965, p. 24.
- Fasc. 61. LEON ZAWADOWSKI, *Le rapport sémantique objectif. Fonction de la substance dans la langue*, 1965, p. 30.
- Fasc. 62. MARIAN WERAŁSKI, *Le budget de la République Populaire de Pologne, son rôle, sa structure et sa technique*, 1965, p. 18.
- Fasc. 63. JERZY STAROŚCIAK, *La participation des citoyens à l'exercice de l'administration dans la République Populaire de Pologne*, 1965, p. 16.
- Fasc. 64. ALEKSANDER LISOWSKI, *Application des systèmes d'analogie électrique à l'étude des ponts et tridimensionnels à angles quelconques*, 1966, p. 22.
- Fasc. 65. ZDZISŁAW STIEBER, *Les relations historiques entre les langues slaves de l'Est et de l'Ouest*, 1966, p. 12.
- Fasc. 66. RYSZARD WŁODARSKI, MICHEL CABIAC, *Etudes et expériences récentes concernant la détermination de l'échauffement transitoire des câbles enterrés*, 1967, p. 52.
- Fasc. 67. ZDZISŁAW KORZEC, *Méthodes d'analyse des propriétés dynamiques des dispositifs semi-conducteurs*, 1967, p. 18.
- Fasc. 68. CZESŁAW PODRZUCKI, *Les recherches polonaises sur l'emploi du coke moulu aux cubilots à vent froid et à vent chaud*, 1967, p. 22.
- Fasc. 69. HENRYK BUCHOWSKI, *Associations dans les liquides*, 1967, p. 18.
- Fasc. 70. TADEUSZ ADAMSKI, *Observations sur la croissance des cristaux par la méthode de la précipitation synchronisé*, 1968, p. 16.
- Fasc. 71. ROMAN S. INGARDEN, *Notion de température et pompage optique*, 1968, p. 18.
- Fasc. 72. KRYSZYNA POŻARYSKA, *Recherches sur les couches du tertiaire inférieur en Europe épicontinentale*, 1969, p. 16.
- Fasc. 73. MARIAN WEISS, *Les nouvelles possibilités de la rééducation des amputés — M.A.I.M.*, 1969, p. 24.

Fasc. 74. ANDRÉ GUINIER, *L'œuvre de Marian Smoluchowski*, p. 7. MACIEJ SUFFCZYŃSKI, *Corrélations coulombiennes dans un gaz électronique*, 1969, p. 11.

*Fasc. 75. JAN W. MOLL, *Les récents progrès dans le problème du diagnostic en chirurgie thoracique*, 1969, p. 37.

Fasc. 76. JACQUES FILLACIER, BERNARD LASSUS, BOGDAN URBANOWICZ, ZOFIA SZYDŁOWSKA, *Recherche et application de la couleur dans ses rapports avec l'homme*, 1969, p. 35.

Fasc. 77. LEON JAMROZ, *Recherches expérimentales sur les critères de résistance de la fonte*, 1970, p. 33.

Fasc. 78. EDMUND CIEŚLAK, *Résidents français à Gdańsk au XVIII^e siècle. Leur rôle dans les relations franco-polonaises*, 1969, p. 19.

Fasc. 79. ERAZM ZABIEŁO, *Développement de l'industrie de construction navale en Pologne*, p. 12. WOJCIECH ORSZULOK, *Recherches et activités scientifiques de l'industrie de construction navale en Pologne*, 1970, p. 9.

Fasc. 80. WITOLD NOWACKI, *Les problèmes dynamiques d'élasticité asymétrique*, 1970, p. 26.

Fasc. 81. WOJCIECH KRZYSZTOF NOWACKI, *Sur certains problèmes aux limites des ondes élasto-visco-plastiques*, 1969, p. 21.

Fasc. 82. WŁODZIMIERZ DERSKI, *Problèmes de la consolidation des milieux poreux sous une charge*, 1969, p. 28.

Fasc. 83. BEATA BOGDANIKOWA, *Les possibilités de l'immunosuppression*, 1970, p. 14.

Fasc. 84. IRENA WOJNAR, *L'art comme instrument pédagogique intégral*, 1970, p. 35.

Fasc. 85. ALEKSANDER KRUPKOWSKI, ZDZISŁAW PONIEWIERSKI, *Caractéristiques des alliages de fonderie Al-Zn-Mg-Fe*, p. 10, *Sur la modification des alliages Al-Si*, 1970, p. 8.

Fasc. 86. KAZIMIERZ DZIUNIKOWSKI, *Mécanisation et automatisation dans l'industrie houillère*, 1971, p. 16.

Fasc. 87. *Aménagement de la montagne. Compte-rendu du III^e Colloque franco-polonais de géographie, mai 1969*, 1971, p. 228.

Fasc. 88. WŁADYSŁAW POŻARYSKI, *Problèmes paléogéographiques de la bordure de la plate-forme de l'Europe Orientale en Pologne*, p. 11. KRYSZYNA POŻARYSKA, *La limite crétacé-tertiaire en Pologne*, 1971, p. 16.

Fasc. 89. CZESŁAW KAJDAS, *Sur la composition et la structure des hydrocarbures lourds du pétrole*, 1971, p. 28.